

APRES-MIDI DE TRAVAIL AVEC MARIE PESENTI-IRRMANN A PROPOS DE SON OUVRAGE
LACAN A L'ECOLE DES FEMMES (Éditions Érès 2017)
Le samedi 25 mai 2019

Présentation par Michèle Weiss-Vierling

Nous avons aujourd'hui le plaisir d'accueillir Marie Pesenti-Irrmann, dans le cadre des samedis du Cercle Freudien à Lille. Elle vient nous parler de son livre *Lacan à l'école des femmes*. Elle est psychanalyste à Strasbourg, enseigne à l'université de Strasbourg et à Paris, et est membre d'Espace analytique.

Votre titre est une très belle trouvaille qui renverse l'image habituelle d'un Lacan exerçant un magistère, pour lui substituer un Lacan passionné et qui se laisse enseigner.

Vous vous êtes faite lectrice de Lacan lisant Freud, mais aussi bien d'autres, en particulier ces figures de femmes issues de la littérature. C'est, comme vous le dites : « une mise en abyme de lectures ». Qu'est ce que lire ? Ni dévoration du regard, ni passivité devant le texte, votre démarche est celle d'une lectrice engagée qui s'attache à cueillir, lier, choisir et dire, comme nous l'indique l'étymologie du mot « lire » dans le dictionnaire historique de la langue française.

Vous lisez « en levant la tête », selon la belle formule de Roland Barthes. Et votre texte nous invite à faire de même, en suivant votre façon de questionner les avancées de Lacan sur le féminin. Votre livre est un témoignage de votre désir de penser une question complexe que vous déployez grâce à un dialogue constant, nourri, avec Lacan ainsi qu'avec d'autres analystes, mais aussi avec des historiens et des écrivains On ne pense pas seul, on ne lit pas seul ... Et la façon dont vous lisez nous transmet ce que peut être le « transfert à un texte », une lecture habitée par un certain type de lien « amoureux » au texte et si bien servie par votre écriture.

D'emblée, on peut souligner que votre ouvrage n'est ni un livre sur les femmes, ou sur la sexualité féminine, même s'il traite du sexuel de bout en bout, ni un livre sur la féminité. Peut-être pourrait-on avancer, pour paraphraser en les détournant, le titre du livret d'opéra de Hugo von Hofmannsthal, et celui de l'ouvrage de Michèle Montrelay, qu'il s'agit d'un livre sur les femmes « pas sans ombre » : pas sans l'amour, pas sans la jouissance, pas sans le Réel en jeu dans ces questions dont parlent les femmes.

Ces figures féminines convoquées au fil de son séminaire (jusqu'en 1973) ont fait appel pour Lacan, en l'orientant vers une autre voie d'approche de l'énigme du féminin, différente de celle sur laquelle Freud avait buté. Elles sont pour beaucoup dans la façon dont Lacan sera amené à remanier sa propre théorie du désir et de la vérité pour ouvrir, au-delà de l'œdipe, le champ de la jouissance, invention qui lui est propre.

Chacune de ces figures féminines, prises pour la plupart dans la littérature, incarne à sa manière la question de la jouissance et c'est une des singularités de votre livre que de les présenter une par une. Toutes ces femmes sont des figures de l'extrême, de l'intraitable, des figures de transgression - ce à quoi Lacan est très sensible -, des femmes qui objectent à l'ordre phallique et aux objets de ce monde. Et chacune de ces figures féminines peut se rencontrer dans notre clinique contemporaine : Lol V Stein la ravie, Ophélie la blessée silencieuse, celles qui risquent la folie si l'appui phallique se dérobe...

En donnant la parole à Lacan lisant ces femmes, en proposant vous-même votre commentaire, tout en donnant des indications cliniques très subtiles (par exemple sur la jalousie, l'érotomanie,

l'abandonnisme mélancoliforme, la passion, la passe adolescente...), vous ne faites jamais une lecture psychopathologique de nature à annuler le tranchant de votre propos qui consiste à essayer de penser l'existence de zones-frontières, là où le savoir vacille.

Transcender nos catégories cliniques, ne pas se laisser intimider par ces zones-limites, est votre invite aux analystes à se laisser surprendre, à rester analyste.

Lacan ne s'est pas seulement laissé enseigner par la jouissance de ces femmes mais aussi par l'amour. Et si votre livre comporte deux parties, la première concernant le champ des jouissances, la deuxième les varités de l'amour, il est réellement impossible de lire l'une sans l'autre, puisqu'une part de votre travail consiste à montrer comment ces deux dimensions sont nouées.

La question de l'amour a engendré chez Lacan de multiples variations pour en approcher le mystère, jusqu'à sa dernière proposition avec l'hainamoration.

C'est avec Aimée qu'il a entendu la folie de l'amour. Diotime lui fournit la *métaxu*, un intermédiaire entre savoir et ignorance, dont il fera un intermédiaire entre jouissance et désir. Et votre lecture déplie cet énoncé connu et pas moins énigmatique pour autant : « l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir ». Il ya *l'hymeros*, cette inspiration de l'amour qui ne dépend en rien de l'objet... Dans cette exploration de l'amour, vous évoquez l'amour entre Sabina Spielrein et Jung, entre Hanna Arendt et Heidegger mais également un des noms de l'amour maternel que serait l'acquiescement à un insu originaire, la reconnaissance d'une part « d'incognito radical », comme le souligne Alain Didier-Weill avec lequel vous êtes en dialogue.

Les femmes sont dans une quête inextinguible de l'amour, sans lequel la jouissance sur son versant illimité se déchaînerait, les entraînant vers le ravissement comme Lol V Stein, l'égarément ou la folie d'aimer comme Aimée. Vous dites très bien comment l'amour permet aux femmes de soutenir la question de la jouissance et comment il est nécessaire que l'analyste entende et reconnaisse cet amour dans une cure pour permettre le passage de la jouissance au désir.

L'amour permet de parer au non rapport sexuel, au trou dans la structure, de par la contingence qui est la sienne. Il nous tombe dessus à la faveur d'une rencontre. Un miracle a opéré, on le sait et en même temps, rien d'autre ne peut s'en dire, sinon que quelque chose a eu lieu. Le mythe de l'amour que construit Lacan dans le séminaire sur le transfert souligne bien cette part inexplicable, qui concerne le Réel de l'amour.

Il y aurait encore bien d'autres choses à dire sur l'amour tel que vous en déployez les varités dans votre livre. Je n'en retiendrai qu'une : l'amour suscite la nécessité de l'écriture, cela ne cesse pas de s'écrire ! L'amour est un pousse-à-écrire, ce que vous ne cessez de nous faire lire.

Pour terminer, j'aimerais souligner un autre point auquel j'ai été sensible : votre désir de nous faire lire un Lacan ému, amoureux, passionné et troublé par ces figures féminines qu'il rencontre et qui l'enseignent. Votre Lacan est un homme de chair, sensible à l'inouï de la langue des femmes, qui déploie une pensée vivante, aux prises avec des détours, des contradictions, des remaniements, un homme qui s'est laissé séduire, conduire ailleurs, vers l'inattendu, l'*Unnerkant*.

Merci de nous avoir fait entendre, je vous cite, « ce tissage singulier de la femme, de l'amour et de la jouissance ».

Intervention de Christophe Soulier :

Dans votre livre, vous ne parlez jamais, ou presque, de névrose ou de psychose. La question n'est pas là. S'il s'agit de folie, c'est de celle de l'amour, de la passion, de la recherche d'absolu. C'est au Lacan concerné par cette folie-là auquel vous vous intéressez.

Il est habituel d'entendre que Freud est venu à la psychanalyse par la névrose, Lacan par la psychose. On pourrait aussi dire que Lacan est venu à la psychanalyse par l'amour.

Il s'intéresse à la folie d'aimer, la folie d'Aimée. Dans *Encore* (13 mars 73), il dit clairement « Parler d'amour, on ne fait que ça dans le discours analytique », et plus loin « C'est peut-être la raison de l'émergence du discours analytique ».

Faut-il être un peu fou, ou susceptible de le devenir temporairement, pour se risquer à l'amour, pour supporter de vivre cette chute, parfois vertigineuse, que signifie le « tomber en amour », « tomber amoureux ». C'est le Lacan qui se pose, entre autres, cette question-là que vous avez suivi.

Il s'appuie essentiellement sur des fictions : Antigone, Ophélie, Lol V Stein, etc...

Il faut noter que ces récits sont le plus souvent écrits par des hommes qui font parler des femmes.

Mais il n'y a pas que des fictions. Il a commencé par être captivé par une femme rencontrée à l'hôpital, en chair et en os, surtout en paroles orales et écrites. Il a choisi de la nommer Aimée, du nom d'un personnage issu des écrits de cette femme.

Je voudrais, pour illustrer mon propos et préciser ma question, m'intéresser plus précisément à une des expressions de l'amour : la lettre d'amour.

Lacan disait que Aimée avait eu le souhait d'écrire les lettres qu'Ophélie aurait pu adresser à Hamlet.

Marguerite Duras disait : « On n'écrit que lorsqu'on est face à l'insupportable ».

On peut mettre cette phrase, intéressante, en perspective avec une autre, de Lacan, que vous reprenez dans votre livre : « L'amour est un pousse-à-écrire ».

Face à quel insupportable se trouve-t-on lorsqu'on est atteint par cette maladie d'amour ?

En référence aux catégories logiques dont parle Lacan, on peut déduire que face à l'impossible (rapport sexuel impossible, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire), s'impose la nécessité (ce qui ne cesse pas de s'écrire).

Ces lettres d'amour on peut les prendre dans leur littéralité. Mais aussi dans leur littoralité. Ce qui à la fois sépare et réunit. Si elles font trait d'union, c'est entre qui et qui ?

A qui s'adresse-t-on dans une lettre d'amour ? A la lettre elle-même ?

Vous dites bien que la passion est une rencontre ratée. Qu'en est-il de l'amour ?

Que penser de l'expression, oxymore, « Passionnées de l'amour », employée dans votre ouvrage.

Dans la dernière leçon du séminaire *Encore*, Lacan dit que lors de la contingence d'une rencontre, quand se produit l'amour, l'impossible pourrait se gommer. Mais, dit-il, pour un instant, un instant seulement. Et, immédiatement, il qualifie cet instant de mirage, d'illusion.

Pourtant, dit-il, cet instant serait le point de suspension auquel tout amour s'attache.

On peut penser que la folie de ces femmes qui ont intéressé Lacan serait de faire de ce point-là leur raison de vivre, ce qui les ferait tenir. Ce point de suspension serait leur centre gravité.

Vous reprenez et détaillez, au fil de votre livre, différents développements de la notion d'amour chez Lacan :

L'amour s'adresse au savoir, à celui supposé le détenir.

L'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.

La jouissance n'est pas une preuve d'amour.
On n'est pas sujet de l'amour, on est sa victime. Ça nous tombe dessus.
L'(a)mur, l'âmour, Hainamoration

Autant de réflexions, néologismes ou d'aphorismes de Lacan, plus ou moins connus.

Quand on dit amour, qu'a-t-on dit ?

Le mot AMOUR serait un des paradigmes des mots fourre-tout permettant de maintenir l'illusion qu'on parle de la même chose ?

De quoi s'agit-il quand il parle d'amour ?

De quelle nature est cet amour qui, par exemple, « permet à la jouissance de condescendre au désir » ? Ou celui qui se produit parfois dans la contingence d'une rencontre ?

Puisqu'on ne perçoit le monde qu'au travers de notre fantasme, l'autre de cet amour n'est-il que le porte-manteau des habits de notre propre fantasme ? Même s'il faut parfois chercher très longtemps avant de trouver un porte-manteau sur lequel ce fantasme puisse s'ajuster convenablement et ne pas s'avachir trop vite.

Y a-t-il possibilité d'une rencontre dans l'amour avec un autre, un différent ?

Est-il possible, malgré l'effraction de réel que cela constitue, d'accepter de l'inconnu ?

Qu'aurait appris Lacan, sur cette question, à l'école de ces femmes ? De celles qui recherchent l'absolu, flirtent avec l'impossible...

Remarque après-coup :

On pourrait approfondir cette question à la lumière de deux autres propositions de Lacan :

- « Une femme ne rencontre l'homme que dans la psychose ».
- « Si l'Homme veut La femme, il ne l'atteint qu'à échouer dans le champ de la perversion ».

*

Intervention de Pascale Pennel

Merci Marie Pesenti-Irrmann de nous avoir fait passer dans votre livre cette idée essentielle que les figures féminines et /ou littéraires évoquées par Lacan (Aimée, Antigone, Diotime, Ophélie, les mystiques...) ne sont pas des illustrations, mais qu'elles nous enseignent.

J'avais été très intéressée par le livre d'Érik Porge « le ravissement de Lacan. Marguerite Duras à la lettre ». Il en vient comme vous dans ce livre, à développer cette idée que le féminin s'approche par la lettre. Votre livre a cette particularité de ne pas se laisser saisir, il résiste du côté du « Pas tout », il est lui-même littéraire par sa forme, car servi par une belle écriture, et par le fait que son angle d'approche n'est jamais dans le registre psychopathologique. Il se concentre sur ce que seraient, d'une part la jouissance et d'autre part les variétés de l'amour.

C'est peut-être par l'approche que vous faites de la passion que se brouillent au plus près nos catégories cliniques. En particulier l'amour n'est-il pas susceptible de virer à l'érotomanie ? Dans le transfert, pour ne prendre que des exemples connus, (Freud, Jung) cela se produit, à la faveur d'une conduite de cure qui néglige l'importance d'un dire amoureux.

Et l'érotomanie n'est-elle pas en germe chez toute femme aux prises avec l'illimité de sa jouissance, qui ne peut y faire face qu'en inventant par le biais du fantasme, ou du délire, un amour ?

La passion apparaît comme le ratage de l'amour, non tempéré par le nom du père.

Je crois comprendre, en vous suivant, qu'une femme serait celle qui permet de faire la part belle, à la jouissance Autre tout en tenant assez dans le registre phallique.

L'Amour-passion, comme poussé à l'écriture, serait un moyen, une voie possible quand celui-ci défaille.

Vous avancez que pour Aimé, la publication de ses deux romans, auraient sans doute permis de tenir bon face à l'envahissement du délire.

Je pense à ce que dans le même registre, Marie Magdeleine Lessana avance dans « Entre mère et fille : un ravage ». Au sujet de Camille Claudel, il lui apparaît que si l'œuvre de Camille Claudel, « l'âge mûr », (Un ternaire : un homme, deux femmes ...) n'avait pas été décommandée par l'administration de l'époque, annulée, celle-ci n'aurait pas basculé dans la folie ... Ce plâtre transformé en bronze lui aurait permis de faire œuvre, lui aurait permis la satisfaction pulsionnelle sans refoulement. Derrière cette annulation de la commande, Camille avait vu « la main de Rodin » qui, selon elle, voulait faire barrage à l'étalage de son drame amoureux.

La sculpture est aussi une écriture. Il s'agit aussi de puiser dans le réel, de s'en approcher dangereusement, mais aussi de récupérer la jouissance de « la Chose ».

Pensez-vous que ces sublimations sont équivalentes, quant à leurs effets ?

Et à quelle boussole « Éthique » peut se repérer l'analyste quand un patient amène ses productions ? Plutôt que d'être « les secrétaires de l'aliéné », vous nous invitez vous-même à nous laisser enamourer par la lecture de ces amours-passion. Lacan a cherché à faire publier les romans d'Aimé. Nous ne saurons jamais pourquoi il ne lui a jamais rendu son manuscrit...